

elle abritait un volcan qui la chauffait tant, mon île, qu'y poussaient des oranges, des mangues, et d'autres végétaux encore peu connus aujourd'hui ; et vivait là un peuple ignoré, hautement civilisé, qui se nourrissait du lait des vaches de mer. Désormais, il est fort peu probable que quiconque la trouve jamais, cette île. Mon deuxième voyage dans le Nord a duré plus longtemps, et il ne prendra sans doute jamais fin ; ses ports, ses escales ont pour noms Kierkegaard, Jacobsen, Strindberg, Hamsun, etc. ; c'est toute la carte de Scandinavie qu'il me faudrait couvrir des noms de Brandes et Gjellerup, Geijerstam, Lagerlöf et Heidenstam, Garborg, Ibsen, Bjørnson, Lie, Kielland, Duun, Undset, et Dieu sait qui encore.

KAREL ČAPEK

voyage vers le Nord

ILLUSTRATIONS DE KAREL ČAPEK

PRÉFACE DE CEES NOOTEBOOM





voyage
vers le Nord

Nous tenons à remercier Alberto Manguel de nous avoir guidés
vers le Nord, en compagnie de Cees Nooteboom.

Publié avec le concours
du ministère de la Culture de la République tchèque.

Titre original: *Cesta na sever*

Traduction de la préface de Cees Nooteboom: Isabelle Rosselin

© Les Éditions du Sonneur, 2010

ISBN: 978-2-916136-28-8

Dépôt légal: mai 2010

Photogravure: Pica Digital

Conception graphique: Anne Brézès

Relecture typographique: Nathalie Barthès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
tél.: 01 45 49 15 86 – fax: 01 42 22 12 69
www.editionsdusonneur.com

KAREL ČAPEK

voyage vers le Nord

Illustrations de Karel Čapek

Traduit du tchèque par Benoît Meunier

Préface de Cees Nooteboom



PRÉFACE

LES YEUX SONT LA MEILLEURE PARTIE
DU CERVEAU

Quand *Voyage vers le Nord* paraît à New York en 1939, Karel Čapek est mort depuis un an déjà, brisé par ce qui se déroule dans son pays après la trahison à Munich des grandes nations d'Europe occidentale, qui ont signé avec Hitler les accords scellant le sort de la Tchécoslovaquie. Présageant ce développement, il avait lancé dans plusieurs de ses livres et de ses pièces une mise en garde tant contre le national-socialisme que contre le communisme, deux idéologies qui allaient maintenir son pays sous leur emprise pendant quarante ans dans une fatale succession d'événements.

Le mot « robot », qu'il avait utilisé pour la première fois dans son œuvre *R.U.R., Les Robots universels de Rossum*, l'avait rendu célèbre – il déclara plus tard que c'était son frère Josef, avec lequel il travaillait souvent, qui avait inventé ce terme. Quoi

qu'il en soit, ni lui ni son frère ne pouvaient savoir à ce moment-là, même s'ils le pressentaient, que les armées comme robotisées de deux puissances ennemies enfermeraient pour longtemps la Tchécoslovaquie dans leur étau.

Čapek, qui a les yeux grands ouverts, fait partie, tout comme son frère, de la scène intellectuelle cosmopolite et animée du Prague de l'époque. Comme de nombreux écrivains de science-fiction, c'est un visionnaire. Dès 1924, à 34 ans, il écrit un roman sur une arme qui présente toutes les caractéristiques de la bombe atomique, une épouvante qu'il n'aura pas à connaître.

Le lecteur ingénu de New York s'aperçoit-il de quoi que ce soit en ouvrant le carnet de voyage de Karel Čapek en Norvège? Y décèle-t-il la menace du regain de nationalisme allemand qui préoccupe tant son auteur? À vrai dire, non: on sent ici et là, seulement si on le sait, une très légère allusion à un monde malveillant qui doit exister ailleurs, mais certainement pas à bord du *Håkon Adalstein*, le bateau qui longe la côte norvégienne en direction du cap Nord. On ne le sent pas davantage dans les chapitres d'introduction qui présentent une image plutôt paradisiaque du Danemark, pays de coccagne, de la Suède, carrée dans son fauteuil, très loin du cruel reste du monde, d'une Norvège presque

rêvée, provoquant l'homme tout de regard qu'il est et le poussant à des descriptions merveilleuses, éblouissantes, de la nature – poésie de pierre, de lumière et d'eau –, tempérées de temps en temps par un humour tchèque singulier, rappelant parfois ses successeurs Kundera et Hrabal, dont il use pour s'adresser avec insouciance aux arbres, aux rochers et aux ports comme à des amis.

Čapek ne se contente pas d'écrire, il dessine, de simples dessins à la plume de maisons en bois, de petits ports, de formations rocheuses, d'arbres aux formes étranges, de petites églises, de forêts, des-
sins qui donnent au livre une curieuse innocence, comme si leur auteur voulait nier la menace qu'il percevait sans doute dans les nouvelles du jour. Que les choses puissent se passer autrement dans cette Suède de rêve, nous l'avons appris par les trois gros romans policiers de Stieg Larsson, mais Čapek n'accorde pas la moindre place dans son livre à ce genre de calamité, qui bien sûr ne date pas d'hier. Il n'est pas dans la Suède d'Ingmar Bergman ou de Strindberg, mais dans un pays calme et flegmatique, dans la Norvège plus primitive de pêcheurs et d'agriculteurs travailleurs et pauvres, dans un paradis terrestre de misère et de sobriété où la perversité n'existe pas et où l'on ne peut pas trouver d'alcool, *ikke alkohol*. Le peu de personnes

que rencontre Čapek, ce sont les autres passagers avec lesquels il navigue le long des fjords, des côtes rocheuses, des îles Lofoten et du cercle polaire jusqu'à l'extrême Nord, où l'Europe se dit adieu dans des paysages dont il évoque l'aridité, les nuages éternels et la solitude.

Les autres voyageurs sont, tout comme lui, des passagers au sens le plus littéral du terme : des passants, des apparitions éphémères qui disparaissent face à la majesté de la nature d'où, le plus souvent, toute présence humaine est absente. Parfois, il décrit brièvement une rencontre, un mécanicien ivre, un capitaine laconique qui s'est confondu avec la mer, un prêcheur américain exaspérant que l'on ne peut éviter car, sur un petit bateau, on ne peut se cacher que dans sa cabine. Mais les véritables personnages principaux de son histoire sont les paysages, les glaciers, les massifs rocheux, les fjords et aussi, à mesure qu'il s'approche du Nord, le drame de la lumière qui ne disparaît plus, qui supprime à ses yeux la notion du temps. C'est là qu'il donne le meilleur de lui-même, dans la description de cette incroyable diversité des nuances lumineuses sur la surface de la mer, quand la nuit devient furtivement le matin, le matin la journée et la journée à nouveau le soir, et que l'on n'a conscience de l'écoulement réel du temps qu'en regar-

dant sa montre. Dans les petits ports des nombreuses îles, il sent la solitude des habitants qui y passent leur vie et, à la fin du voyage, alors qu'il médite brièvement sur son Europe bien-aimée à la vue du mur défensif du cap Nord, on sent à quel point le captivent la désolation du paysage et les misérables occupations des petites gens entre mer et montagnes, au fil de leur interminable journée et, s' imagine-t-il, de leur nuit tout aussi interminable.

Sur le chemin du retour, il passe par la Suède via la toundra et les forêts qui jamais ne s'interrompent, qu'il décrit comme presque claustrophobiques. Mais il est déjà à la fin de son voyage, Européen venant de ce centre lointain du continent qui, dans peu de temps, sera déchiqueté, Européen qui écrit un livre sur un pays qui lui aussi, bientôt, sera attaqué et occupé par le féroce régime contre lequel il avait lancé tant de mises en garde. Si Čapek a voulu, dans son dernier livre, montrer un monde innocent, sans péché originel, il y est parvenu, et c'est tant mieux pour lui, même si l'on a presque l'impression que ce pays n'a jamais existé. La Norvège d'aujourd'hui est riche: sous la surface de ses mers septentrionales qui ne cessent de se réchauffer, et sous la glace fondante des glaciers et du pôle Nord, se trouve le pétrole qui allait changer radicalement le monde où Čapek a voyagé.

Et pourtant. Quelque part dans son livre, il dit avec plus de panache que de perspicacité biologique que les yeux sont la meilleure partie du cerveau. Dans *Voyage vers le Nord*, il a vu avec ces yeux et consigné un paysage qui continue d'exister à travers ses mots et ses dessins. Et le pétrole disparaîtra lui aussi un jour, les montagnes le savent mieux que les hommes.

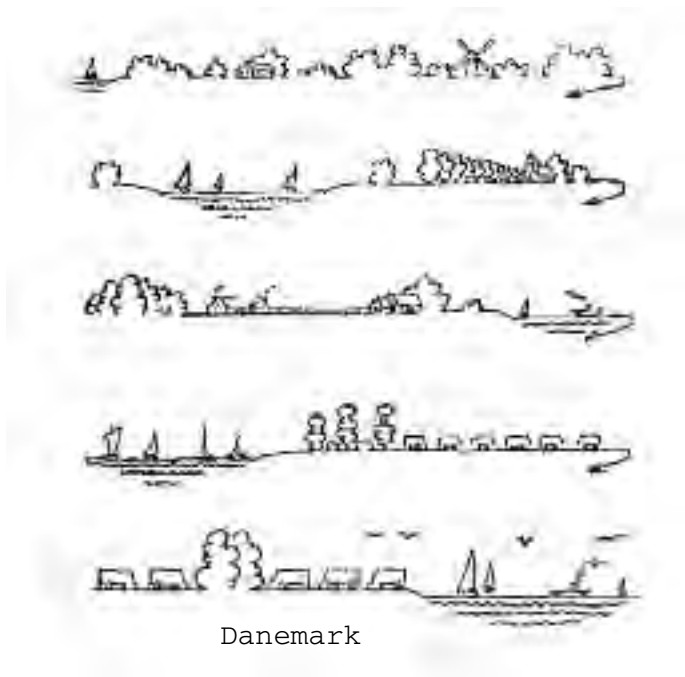
CEES NOOTEBOOM

VOYAGE VERS LE NORD

Les notes du traducteur se trouvent en fin d'ouvrage, page 277.

Ce voyage dans le Nord a commencé voilà bien longtemps, dans les premiers jours de ma jeunesse; où sont-ils, ces temps où nous quittions Göteborg à bord du *Vega*¹, Vardö à bord du *Fram*²? « Une mer calme et vaste s'étalait devant nous », ma foi, ce furent de belles journées. Mais la vie est imprévisible et pleine d'aventures, et si aucun Tchèque n'est devenu explorateur polaire, cela ne tient qu'à un caprice du destin. Il y avait bien pourtant une terre inconnue, prise dans des glaces éternelles, qui attendait d'être découverte par 89° 30' de latitude Nord; elle abritait un volcan qui la chauffait tant, mon île, qu'y poussaient des oranges, des mangues, et d'autres végétaux encore peu connus aujourd'hui; et vivait là un peuple ignoré, hautement civilisé, qui se nourrissait du lait des vaches de mer. Désormais, il est fort peu probable que quiconque la trouve jamais, cette île.

Mon deuxième voyage dans le Nord a duré plus longtemps, et il ne prendra sans doute jamais fin; ses ports, ses escales ont pour noms Kierkegaard, Jacobsen, Strindberg, Hamsun³, etc.; c'est toute la carte de Scandinavie qu'il me faudrait couvrir des



noms de Brandes et Gjellerup, Geijerstam, Lagerlöf et Heidenstam, Garborg, Ibsen, Bjørnson, Lie, Kiel-land, Duun, Undset, et Dieu sait qui encore; Per Hallström, pourquoi pas. Et puis Ola Hansson,

Johan Bojer et tant d'autres, comme Andersen-Nexø⁴. J'ai tant vécu sur les îles Lofoten et en Dalécarlie, j'ai tant parcouru le Karl Johans Gate⁵! Mais tout cela ne fut guère utile, et un jour, il faut bien s'en aller admirer certains endroits de cette terre,



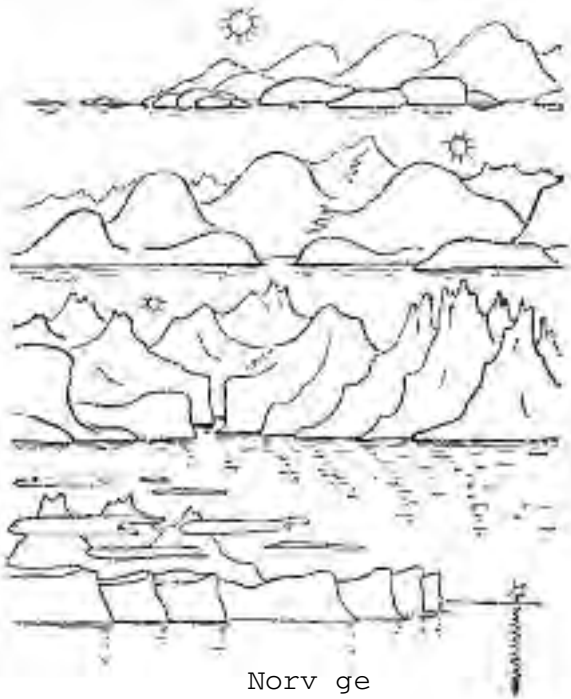
Su ðe

ceux où l'on se sent chez soi; alors on s'émerveille, on hésite entre deux éblouissements: on avait déjà vu cela, ou bien on n'aurait jamais pu l'imaginer. C'est bien en cela que la grande littérature est

étrange: elle est ce qu'une nation a de plus national, mais la langue qu'elle parle est intelligible et familière à tous. Aucune diplomatie, aucune société des nations n'est aussi universelle que la littérature. Or, les hommes n'y accordent que trop peu d'importance; et voilà pourquoi ils peuvent encore se haïr ou se sentir étrangers les uns aux autres.

Et puis il y a un autre voyage, un autre pèlerinage dans le Nord, qui n'a qu'une seule direction: ce Nord où l'on trouve des bouleaux, des forêts, où pousse l'herbe et scintillent d'innombrables étendues d'eau bienheureuse; où le froid est argenté, le brouillard plein de rosée et la beauté plus tendre et plus grave que toute autre; nous aussi, nous sommes déjà ce Nord doux et froid, car nous en portons au plus profond de notre âme une parcelle que même une insolation prise pendant les moissons ne peut faire fondre – un peu de neige, un morceau d'écorce de bouleau et quelques fleurs de parnassie; un pèlerinage vers ce Nord blanc, ce Nord vert, ce Nord exubérant et nostalgique, ce Nord terrible et délicieux. Là-bas, ni lauriers ni oliviers, mais des aulnes, des bouleaux et des saules, des salicaires, de la bruyère, des campanules et des aconits, de la mousse et des fougères; près des torrents, des spirées, dans les bois, des aïrelles;

jamais aucun Sud brûlant ne sera aussi luxuriant, plantureux, gorgé de sève et de rosée, béni par le dénuement et la beauté, que le pays du soleil de



Norv ge

minuit; et tant qu'à partir – car voyager, ça n'est pas rien, que de tracas et de soucis! –, tant qu'à partir, donc, autant que ce soit pour le plus magnifique des paradis; et dis-moi alors si ce n'est pas là

ce que tu cherchais. Oui, Dieu merci, j'ai vu ce Nord que je voulais voir, et c'était bon.

Il y a enfin un dernier voyage dans le Nord. De nos jours, on parle tant des peuples et des races qu'il serait bon d'aller les voir de plus près. En ce qui me concerne, je suis allé jeter un œil sur ces Germains au sang pur ; j'en suis revenu avec le sentiment qu'il s'agit d'une race formidable, vaillante, éprise de liberté et de tranquillité, attachée à sa dignité, peu encline à recevoir des ordres et à être guidée par quiconque. Tant qu'à partir découvrir d'autres peuples, autant aller à la rencontre des plus heureux, des plus mûrs. Je suis allé voir l'Europe de minuit, et, Dieu merci, elle ne va pas si mal.

LE DANEMARK



Une fois la frontière allemande traversée, on s'enfonce dans la péninsule du Jutland. À première vue, la différence est ténue; des deux côtés de la frontière, la même plaine, à peine onduleuse, juste assez pour qu'on n'aille pas dire qu'elle est plate comme une table; d'un côté comme de l'autre, les mêmes vaches noir et blanc, sauf que, là-bas, les facteurs ont un uniforme bleu marine, tandis qu'ici, il est d'un beau rouge vif, et que là-bas, les chefs de gare ont vraiment l'air de chefs de gare, tandis qu'ici, on dirait de vieux loups de mer affables. Ce sont les hommes, avec leurs gouvernements et leurs régulations de toutes sortes, qui créent dans le monde des différences aussi marquées, aussi tranchées. Pourquoi ne pas plisser nos lèvres et siffler un air joyeux, alors que ces peti-

tes vaches noir et blanc nous observent tranquillement de leurs yeux danois ?

Un petit pays, de ce vert clair qu'on utilise pour colorer les plaines sur les cartes; des prés verts et de verts pâturages mouchetés de petits troupeaux; de l'hièble, avec ses tartelettes de fleurs blanches; des jeunes filles aux yeux bleus, à la peau laiteuse et duveteuse, des gens lents et réfléchis; une plaine comme tracée au cordeau – il y a par ici une montagne, paraît-il, on lui a même donné un nom : le Himmelbjerg⁶; l'un de mes amis la cherchait en voiture, et comme il ne la trouvait pas, il demanda à des autochtones où elle se trouvait, lesquels lui répondirent qu'il l'avait déjà franchie plusieurs fois. Mais ça n'est pas bien grave; au moins, on voit loin, d'ailleurs, en se hissant sur la pointe des pieds, on doit même apercevoir la mer. Rien à dire, c'est un tout petit pays, quoiqu'il compte plus de cinq



cents îles; c'est une petite tranche de pain, mais bien beurrée. Loués soient ces troupeaux, ces granges, ces pis gonflés, ces clochers émergeant de la cime des arbres, ces ailes des moulins qui tournent dans une brise fraîche...

...mais voilà que nous avons franchi le détroit du Petit Belt grâce à un joli pont tout neuf, et nous sommes à présent sur l'île de Fionie, qui ressemble plus à un jardin qu'à une terre ordinaire. Je devrais certes m'attarder le long de ce chemin tranquille qui sinue entre les saules et les aulnes, ce chemin qui mène à un clocher pointu sur l'horizon; mais, chère route, nous ne faisons que passer, et notre voyage nous conduit vers le soleil de minuit. Il n'y a par ici aucun village comme ceux que l'on trouve chez nous, seulement des fermes éparpillées dans les verts pâturages; des fermes au toit rouge; et le facteur, dans son uniforme rouge, se rend de ferme



en ferme à vélo. Chacune d'entre elles se dresse, isolée, au beau milieu de ses champs verts ; vers l'ouest, d'où souffle le vent, elles sont emmitouffées jusqu'à la cheminée dans un épais boqueteau ; chaque pré est délimité par du fil de fer et des chevaux lents à la crinière blanche, des vaches brunes y paissent en rang ; en réalité, ces dernières sont attachées à des piquets qu'on ne distingue pas, de sorte qu'on est surpris de voir que les vaches, ici, sont si bien élevées qu'elles broutent à distances parfaitement régulières. Ou alors elles s'allongent toutes majestueusement, et mâchent et remâchent en cadence. Ou alors c'est un troupeau de moutons, sans un seul mouton noir ou galeux, rien que des petits moutons élus qui broutent à la droite du Créateur. Ou encore, immobiles et béats, des buissons de sureau se repaissent, des bosquets de saules tout ronds, des arbres gros et gras ruminent paisiblement l'eau de la terre, le vent et la lumière argentée du jour. Partout, les pâturages de Dieu. Rien qu'une vaste exploitation divine, si soignée, si bien conçue qu'on n'y voit pas trace du labeur humain.

On a somme toute l'impression que tout a été sorti d'un immense coffre à jouets, que tout a été élégamment disposé sur cette plaine lisse : voilà, les enfants, amusez-vous bien ; par ici, des maisons et des étables, par là, des vaches brunes et des che-

vaux à la crinière blanche. Voici une petite église blanche, je vais même vous dire pourquoi son clocher a treize créneaux: ce sont les douze apôtres et, au-dessus, Jésus-Christ lui-même. Et maintenant, plantez-moi tout ça dans les verts pâturages, en lignes et en carrés, que l'ensemble produise une vue bien garnie; mettez le moulin à vent par ici et par là le facteur, avec son uniforme rouge; disposez ici des arbres crépus et là quelques figurines d'enfants qui font des signes de la main (il doit bien y avoir un petit train); et maintenant, dites-moi si ce jeu n'est pas beau! Ma foi, mais oui, on est à Odense, la ville d'Andersen; voilà pourquoi tous ces jouets sont animés, voilà pourquoi les vaches remuent la queue, les chevaux relèvent leur belle tête et les figurines vont de-ci de-là, quoique doucement, sans bruit. C'est ainsi la Fionie.



Et puisque l'on est en Fionie, il faut ajouter de la mer tout autour; une mer lisse et claire parsemée de petits bateaux-jouets, de plumets blancs des voiles et de châles noirs des vapeurs; et puisqu'il



s'agit d'un jeu, poussons notre petit train dans un bateau, et roulons sur la mer. Ne vous avais-je pas dit que c'était un jeu? Voyons, il n'y a que des enfants sur ce bateau qui s'en va fumant à travers le Grand Belt – des bambins aux yeux bleus, couverts de taches de rousseur, des marmots, des petites filles, des rouquins et des mioches qui s'agitent et piaillent, ils grouillent sur le pont comme des poules dans un poulailler. Dieu seul sait où l'on emmène ce genre de marchandise; et toutes les mouettes du Belt, qui se sont donné rendez-vous pour admirer cet alevin humain, accompagnent le bateau tel un immense étendard criard et vacillant.

Ces lignes droites et basses à l'horizon, c'est le Danemark; derrière nous, la Fionie, devant, Sjælland, les îles de Sprogø et d'Agersø; difficile de croire que des hommes, des vaches et des chevaux puissent vivre sur une ligne si fine. Mais c'est ainsi,

le Danemark n'est fait que d'un horizon net, sans accroc; ça leur en fait, du ciel au-dessus de la tête!

Sjælland, un pré vert où paissent des vaches, des moutons et des chevaux; regarde ce joli paysage, des vaches, rien que des vaches, une vacherie bénie du bon Dieu! Les haies, de l'hièble et du genêt à balais, dans les prés, des aulnes et des saules; et au-dessus de chaque ferme, les couronnes lourdes et touffues d'arbres imposants comme des cathédrales. On dirait un parc, mais c'est une usine à beurre, à œufs et à cochons; on a le sentiment que les vaches ne sont là que pour faire joli et pour apporter un peu de divine tranquillité. Très peu de gens; et si par hasard il y a quelqu'un, c'est un jardinier qui porte un chapeau de paille, ou, le plus souvent, un hongre à crinière blanche qui regarde passer le train d'un œil grave et sage, puis hausse





les épaules. – Pourquoi tant de hâte? – Mais, c'est que nous allons voir le Nord, cheval! – Et qu'allez-vous faire là-bas? – Voir le Nord et apprendre comment y vivent les hommes, les chevaux et les rennes. – Les rennes? Qu'est-ce que c'est? – Une espèce de bestiau, cheval; ils ont des cornes et tirent un traîneau, comme toi. – Mais je ne tire rien du tout, voyons! As-tu déjà vu ici des chevaux de trait? Nous autres, nous ne faisons que brouter, et parfois aussi cogiter, à nous en faire blanchir le crin.

Un pays doux et propre; de jeunes sapins en guise de clôture, comme quand les mamans découpaient, autrefois, des guirlandes pointues dans du

papier qu'elles accrochaient au buffet; des vaches, encore des vaches, d'anciennes petites villes et des fermes neuves, une église, un moulin à vent – l'ensemble disposé de loin en loin, pour que tout, au premier regard, ait l'air petit, comme des jouets sortis d'un coffre; finalement, plutôt Andersen que Kierkegaard. Oui, un pays prospère, un pays de beurre, de lait, de tranquillité et de sérénité. Mais alors, pourquoi dit-on que le taux de suicide est ici le plus élevé? Peut-être justement parce que ce pays est fait pour les gens heureux et tranquilles, non? Une personne malheureuse n'aurait pas sa place ici; elle aurait si honte de son chagrin qu'elle en mourrait.

Une dernière chose: les forêts danoises. En fait, ce ne sont pas des forêts, mais des bosquets; des bosquets de hêtres et des temples de chênes, des cohortes d'aulnes, des massifs bouclés et des sanctuaires druidiques d'arbres antédiluviens; des bois



pour les amants, des bois vénérables, mais pas ces masses grondantes que l'on appelle forêts. Bref, un pays aimable et agréable, paisible et décent en tous points ; d'ailleurs, on ne dirait pas un pays, mais plutôt une bonne et grande exploitation agricole que le Créateur lui-même aurait pris soin de bien gérer et de faire prospérer.

KØBENHAVN

Le Danemark: un enfant gras de la campagne, à la caboche trop grosse et trop intelligente. Imaginez une ville d'un million d'habitants à la tête d'un pays qui en compte trois; une belle ville, royale et quasi neuve, vaste et vivante. Il paraît qu'il y a quelques siècles à peine, chaque nuit, on fermait les portes de Copenhague et on déposait les clefs sur la table de nuit du roi du Danemark lui-même. Aujourd'hui, la ville n'a plus de portes, et on l'appelle le Paris du Nord. (Dans les îles Lofoten et Vesterålen, c'est Tromsø que l'on considère comme le Paris du Nord, mais là-bas, les gens ont des mœurs fort différentes.) La Copenhague actuelle a la réputation d'être insouciante, voire licencieuse; c'est pourquoi on lui a prédit une fin sinistre. Il y a en effet dans la ville la statue équestre d'un roi; et comme cette statue est faite de plomb, le cheval de plomb sur lequel est monté le roi de plomb s'affaisse peu à peu, et

son ventre se rapproche lentement de la terre. On dit que lorsque le ventre du cheval touchera le socle de la statue, Copenhague tombera. Et, vrai, j'ai vu des personnes âgées et des jeunes gens rester assis tard dans la nuit sur des bancs, sous la statue ; ils attendaient sans doute un présage de cette ruine.

Quand on parle de Copenhague, on pense à sa porcelaine ; mais on y trouve bien d'autres choses dignes d'intérêt, comme par exemple :

1. Des gens à vélo. Il y en a autant ici qu'en Hollande, et ils vrombissent dans les rues en essaims compacts, en flot ou par paires plus ou moins unies. Ici, le vélo n'est plus un moyen de transport, c'est quelque chose comme un élément naturel, au même titre que la terre, l'air, l'eau et le feu.

